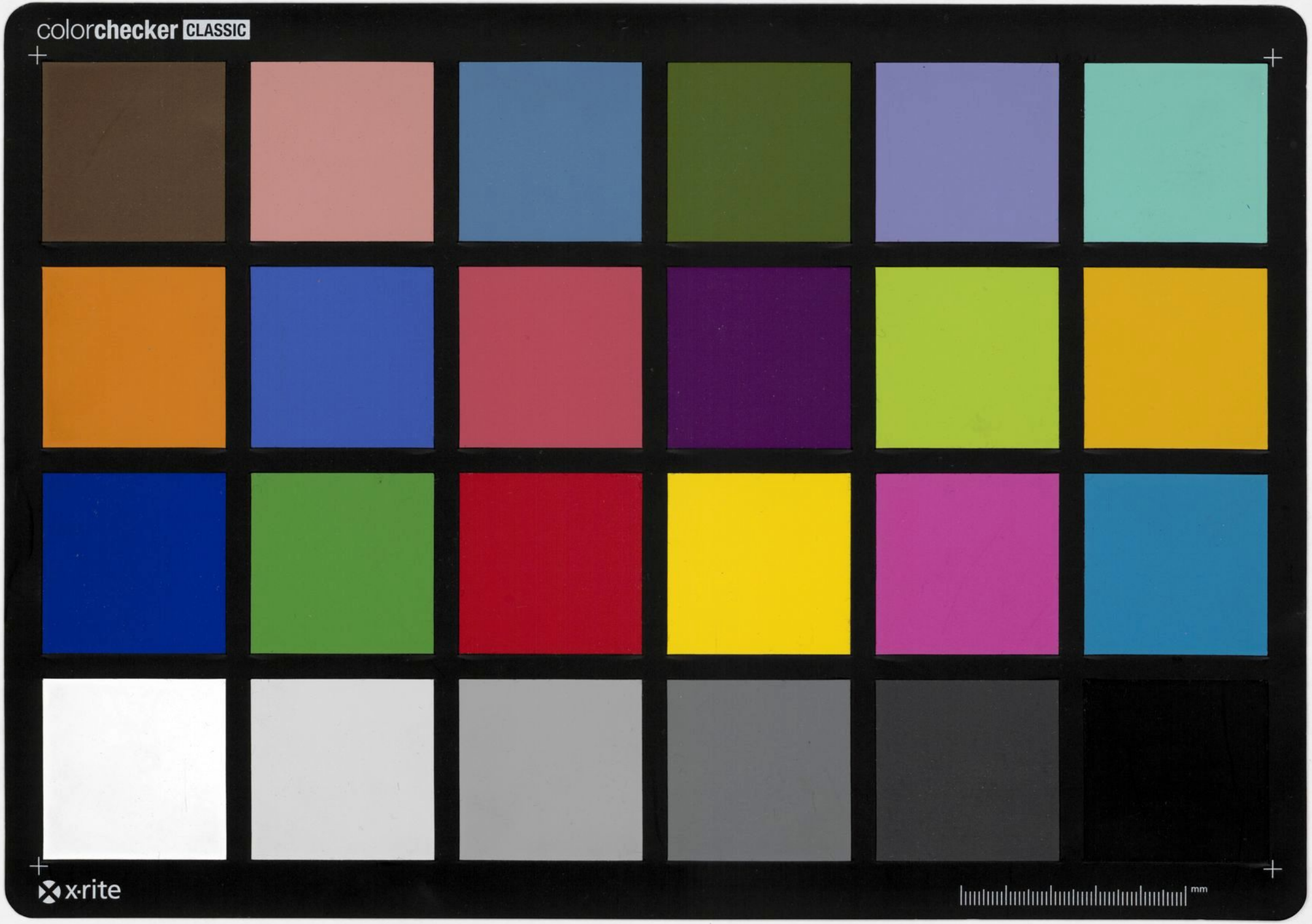
colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

MS 4449

Mémoire Sur les Naturels de la Guiane, par M. J.a.a. Noyer (1)

(1) Lu à la ~~Société Linnéenne de Paris dans~~ la Séance du 13 Juin 1822. ~~par J. et A. Noyer.~~

Dans l'ordre des Sciences naturelles, l'étude de l'homme devant être placée au premier rang, je présenterai à la société, comme n'étant point étrangères aux objets dont elle s'occupe, quelques considérations sur les peuples aborigènes de cette partie de l'amérique méridionale comprise entre l'Amazône et l'Orénoque, et connue sous le nom de Guiane. j'ai longtems habité dans le voisinage de ces peuples; j'ai vécu au milieu d'eux; c'est dans leurs Carbets, dans leurs piroques, dans des voyages fréquens + que je les ai observés, que je les ai étudiés; ——— et il ne sera peut-être pas sans intérêt, d'offrir au Centre de la civilisation, l'histoire de l'homme naturel, ce type de l'espèce humaine que l'on chercherait envain dans les Contrées Européennes.

+ à travers leurs forêts ~~aussi~~ anciennes comme le monde

Les Naturels de l'Amérique s'appellent aussi Indiens, de la dénomination d'Indes occidentales donnée à cette partie du monde; les Indiens qui habitaient le littoral de la Guiane, étaient autrefois beaucoup plus nombreux; on a attribué leur diminution aux mauvais traitements des Européens qui sont venus s'établir chez eux, ou dans leur voisinage. —

Telle est l'opinion du célèbre Raynal ; mais si cette accusation est vraie à l'égard des Portugais et des Espagnols de l'Amérique, les Français et les Hollandais n'ont eû à se reprocher vis-à-vis des indigènes, ni vices, ni vexations d'aucune espèce. Ils ont au contraire toujours respecté leur indépendance et leur liberté. D'où vient donc que le nombre des indiens a si fort diminué dans les Guianes française et hollandaise où le Gouvernement les a constamment protégés, tandis que dans l'amazône et dans l'orénoque, où les portugais et les Espagnols les ont toujours tyrannisés et même réduits quelquefois à l'esclavage, leur population semble au contraire s'être accrue ? La solution de cette question est précisément dans la différence avec laquelle on s'est conduit à leur égard ; Les français et les hollandais les ont laissé vivre à leur manière ; distribués en petites peuplades ; placés à de grandes distances les uns des autres, ils ne peuvent se porter des secours mutuels ; ils sont dans un tel état d'isolément que deux villages distants entre eux de 2 à 3 lieues, parlent deux langues différentes ; ils ont contracté, chez les Européens le goût des liqueurs spiritueuses qu'ils ne connaissaient pas ; l'ivrognerie est devenu un de leurs vices principaux, et quand ils ne peuvent se procurer du Rum ou du Taffia, ils préparent dans leurs

Carbets des boissons fermentées dont ils s'enivrent. Ces orgies durent ordinairement plusieurs jours et finissent par des rixes et des querelles qui deviennent la source de haines implacables, jalouses et vindicatifs à l'excès. Il n'est pas rare de leur voir alors employer le poison pour punir leurs femmes infidèles, ou se débarrasser de leurs Ennemis; Cette habitude de l'ivrognerie leur a fait négliger leurs cultures, et occasionne des maladies cruelles dont ils deviennent les victimes, le flux de sang est celle qui fait chez eux le plus de ravages, et quelque fois des villages entiers ont été dépeuplés par des dyssenteries épidémiques. Aussi les indiens du Littoral, c'est-à-dire les plus voisins des Etablissements Européens sont dans un état de misère et de dégradation déplorable, où les a plongés la passion funeste des liqueurs spiritueuses. Il n'en est pas de même de ceux qui sont au delà des Sauts ou Cataractes dont toutes les rivières de la Guiane sont embarassées à la distance de 20 à 25 lieues de leur embouchure. Nous reviendrons sur ces peuplades de l'intérieur. On voit donc quelle est la cause de la dépopulation des villages indiens des Guianes française et hollandaise.

Les Portugais et les Espagnols au contraire, tout en les asservissant, les réunissaient dans les missions, sous l'autorité et la surveillance des missionnaires, qui, en leur enseignant les dogmes de la religion, les

éclairaient insensiblement, leur donnaient les mœurs et les habitudes de la vie sociale, et leur créaient des besoins nouveaux qu'ils ne pouvaient satisfaire que par le produit de leur travail ; aussi quand, en 1809 l'armée Combinée des Anglais et des Portugais, prit la Colonie de Cayenne, il y avait, dans les troupes portugaises 600 soldats indiens ou métis indiens, qui savaient tous lire et écrire, et dont la plupart possédaient des arts mécaniques, tandis que nous autres français, nous n'en avons pû tirer aucun parti avec les moyens philantropiques ; Témoin ce Indien à qui M. Lescallier ordonnateur à Cayenne avait donné 2 ou 3 têtes de Bétail pour commencer une menagerie, et qui étant revenu en ville à quelques tems de là, répondit à Mr. Lescallier l'interrogeant sur l'état de son Bétail ? j'ai mangé avec mes amis les vaches que tu m'as données, et je venais t'en demander d'autres. Cependant le père Lombard Jésuite avait en 1712 formé à Kourou une mission nombreuse d'Indiens galibis ; déjà ils avaient fait en Commun des Coi dont une partie avait été employée à ~~l'edification~~ la construction d'une église et l'autre partie vendue pour payer les frais de ~~construction~~ Bâtisse. Pour les encourager au travail, le père Lombard, leur donnait matin et soir, un coup de Taffia, liqueur pour laquelle ils ont, comme nous l'avons vû, une grande passion. Mais un jour que le Taffia vint à

manquer à la mission tous les Indiens s'en allèrent et on eut toutes les peines du monde à les rappeler et à les réunir de nouveau. Cette anedocte donne la mesure tout ensemble de l'inconstance de ces peuples et de la difficulté de les civiliser. Les Indiens sont de tous les hommes les plus apathiques et les plus paresseux; il sera toujours bien difficile de les amener à la vie sociale, la Religion comme instrument de civilisation est encore le meilleur moyen pour y parvenir, les pompes et les cérémonies religieuses sont des spectacles qui frappent leurs sens et qui ont le pouvoir de les attacher momentanément, Mais dès qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, ils retournent de suite à la vie sauvage: Pelle naturam recurrit. Les Soldats Indiens dont se composait la majeure partie des Troupes portugaises qui occupèrent la Colonie de Cayenne de 1809 à 1817, désertaient continuellement, et allaient dans l'interieur de nos rivières se mêler à nos Indiens sauvages avec lesquels les détachements envoyés à leur poursuite ne pouvaient plus les distinguer. Au Para il leur était plus difficile d'echapper aux recherches dirigées contre eux dans le sertâns, parce que tous les Indiens Bravos (sauvages) de l'Amazône sont dans l'usage de porter les cheveux longs et que les Indiens enregimentés ayant les leurs coupés ras, ils sont aisés à reconnaître au moins dans

les premières années de leur désertion ; et les détachements qui parcourent le fleuve arrêtent tous ceux dont la chevelure est courte.

Je ne ferai point ici l'énumération des diverses peuplades Indiennes qui habitent le Littoral et l'intérieur de la Guiane ; j'en parlerai particulièrement au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera ; je dirai seulement ici que sur l'espace compris entre l'Amazone et Cayenne sont distribués les Maraonnes, les Mayés qui habitent des Carbets élevés au dessus des Terres noyées du Cap du Nord, les Pirious, les Calipourniens, les Coussaris et les Noraques ; les Galibis occupent toutes les autres rivières depuis Cayenne jusqu'à l'Orénoque, leur langue est la plus généralement répandue et s'entend par les Nations indiennes de toutes les Guianes ; les indiens Waraones habitent les nombreux îlots couverts de Manglières qui sont à l'embouchure de l'Orénoque, et, comme les Mayés, bâtissent leurs maisons ou Carbets sur les arbres

Caractère et Mœurs des Indiens.

L'indien de la Guiane naturellement doux et timide est très-enclin à la paresse et à l'ivrognerie ; — Comme nous l'avons vu, il est jaloux, vindicatif, et attaque rarement son ennemi à force ouverte ; il a tous les vices de la faiblesse ; mais il est fidèle à sa parole et tient — ce qu'il promet. J'avais donné à un Indien des haches, des Couteaux, &c. en échange d'une petite pirogue qu'il

devait me faire; un an et plus s'était écoulé et j'avais
depuis longtems oublié ce marché, lorsqu'à ma grande
surprise je vis arriver l'Indien avec la pirogue qu'il me
conduisait pour prix des objets qu'il avait reçus de
moi. Les Indiens ne manquent pas d'esprit; ils
parlent toujour entre eux avec modération, et n'éclatent
jamais en invectives contre leurs plus grands ennemis;
quoique Taciturnes ils sont gais, railleurs et satiriques;
Plusieurs de nos usages leur paraissent si bizarres,
qu'ils ne peuvent s'empêcher d'en gloser entre eux;
rien par exemple ne leur semble si singulier que de
voir manger avec des fourchettes; Les indiens ne
s'émeuvent et ne s'étonnent de rien; sans regrets du
passé, sans espérance dans l'avenir, le présent seul
les occupe; sans inquiétudes comme sans besoins, les
bois qui les entourent, les rivières aux bords desquelles
ils habitent leur offrent une nourriture suffisante;
quelques fourches surmontées d'un toit de paille, voilà
leur maison ou leur Carbet dont les principaux meubles
sont leurs hamacs et quelques vases de terre ou de
Calebasse, leur bonheur suprême est de se bercer dans
leurs hamacs et de fumer la Cigare qu'ils enveloppent
de l'écorce odorante du Courimari ~~pour donner le tabac~~;
leur vie toute entière est dans ces vers d'Horace:

..... somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Leurs mœurs. Les Indiens sont polygames; un indien prend

autant de femmes qu'il peut en nourrir ; la plus jeune est toujours celle qui est réellement préférée. Les Cousins regardent leurs Cousines comme leur étant acquises par droit de naissance ; aussi ils les épousent quoiqu'elles n'aient encore que deux ou trois ans ; il n'y a pas de Cérémonie pour le mariage ; le prétendant demande aux parents leur fille ; et s'il obtient leur Consentement le mariage se Conclut de Suite et le mari emmène la femme dans son Carbet ; mais à cette occasion on réunit tous les Indiens du Village, on Chante, on danse, on boit, et cette orgie dure ordinairement plusieurs jours ; les Indiens que les Missionnaires ont quelquefois mariés n'ont jamais renoncé à la Polygamie[†] ; ceux qui sont dans notre voisinage se font tous Baptiser ; ils tiennent à honneur d'avoir pour parrains et marraines, les personnes les plus notables de la Colonie, Comme le Gouverneur, l'Intendant &c ; la femme est esclave chez les Indiens, C'est elle qui est toujours Chargée des travaux les plus pénibles ; quand l'indien arrive de la pêche ou de la Chasse il dépose au dégras le poisson ou Gibier que la femme transporte au Carbet où elle le prépare ; ils font dans l'usage de boucaner le Surplus de leurs provisions pour les Conserver ; les hommes ne prennent jamais leurs repas avec leurs femmes, Celles-ci les Servent toujours ; les hommes font les abattis, C'est-à-dire, coupent les arbres, ce sont les femmes qui font le reste, elles plantent, elles sarclent, elles entretiennent

[†] L'inceste est Commun chez les Indiens.

la plantation, elles récoltent et font (avec le manioc) le Coüac et la Cassave; quand la femme indienne est accouchée le mari se couche dans son hamac et se dit malade. C'est lui qui est supposé être accouché. Ses voisins viennent le visiter, et lui demander des nouvelles de sa santé, il se plaint et reste dans cet état trois jours et trois nuits; le quatrième jour il va à la Chasse et fait hommage à sa femme du premier gibier qu'il a tué, les indiens sont bons pères, mais ils perdent leur autorité sur leurs enfants dès que ceux-ci deviennent adultes; ils vénerent les vieillards et poussent le respect pour les morts jusqu'au culte le plus religieux; en 1808 j'etais chez les Noraques de la rivière d'approuague lorsqu'une pirogue de Galibis arriva de Sinnamary distant de plus de 70 Lieues; ils venaient chercher les ossements du père de l'un d'eux mort depuis quelque tems chez les indiens d'Approuague.

Les Indiens agissent plutôt par fantaisie que par réflexion, ce sont de grands enfants; ils ne mesurent la valeur des choses que sur le desir ou le besoin qu'ils en ont. Un indien refuse de vendre une perruche dont on lui offre un bon prix et la donne pour quelques grains de verroterie qui lui font plaisir; avec un peu de Taffia ou quelques haches vous obtiendrez d'eux les objets auxquels ils sont le plus attachés. Le Docteur Laborde dans un voyage qu'il avait fait dans l'interieur des rivieres fut sur le point de se noyer et dut son salut

à un Indien. Le Docteur Laborde ne pouvant dans le moment même récompenser un si grand Service, engagea l'Indien à venir le voir à Cayenne ; Quelques mois après l'Indien ayant eu occasion d'aller en ville, fut visiter Mr. Laborde qui le reconnut et lui donna 24 Sous ; quelqu'un lui ayant demandé si M. Laborde l'avait bien récompensé ; très-bien, répondit-il ; il m'a donné 24 Sous ; on lui observa que cette récompense était dérisoire. Pourquoi ? répartit l'Indien, M. Laborde n'a estimé sa vie que 24 Sous, il m'a donné 24 Sous, et je dois être Content. Il est à observer qu'il n'entrait point la moindre ironie dans cette répartie de l'Indien.

Quand les Indiens voyagent ils emmennent leurs femmes, leurs Enfans et leurs chiens, Emportent tous leurs ustensiles de ménage et laissent seulement quelques vieillards pour garder le Carbet ; On serait étonné de voir la quantité de monde qui s'embarque alors dans un frêle Canot ; une famille de 15 à 20 indiens est quelquefois entassée dans un Couyara (petite pirogue de 15 à 20 pieds de long. Les femmes indiennes sont très-lascives, et font infidelité à leurs maris quand elles en trouvent l'occasion ; elles ont un goût prononcé pour les blancs et ceux que le hasard conduit chez les Indiens un jour de fête où les maris sont ivres de Vicou et de Cachiri, (boissons fermentées) trouvent à faire de Conquêtes faciles. Plusieurs villages se réunissent quelquefois pour boire le

par un mot qui,
Cachiri. Ces réunions qu'ils appellent, dans leur langue
signifie Boissons, durent, comme nous l'avons dit, plusieurs
jours; Ce sont des fêtes pour lesquelles ils se parent;
ils tracent sur leurs Corps nus differents
dessins avec du Rocou et du Noir; les uns imitent
la peau du tigre, ou le pélage de tout autre animal;
les autres representent des figures d'oiseaux ou offrent
à l'œil des Combinaisons bizarres de lignes droites
et Courbes, ouvrage du caprice ou d'une imagination
fantastique; ils se Couronnent de plumes, ils
en ornent leurs bras et leurs jambes; les femmes
mettent des Colliers de dents de tigres, de Caïmans,
de Marsouins et de graines Sauvages de differentes
Couleurs; Comme les Hommes elles se peignent la
figure et le Corps de Noir et du Rocou. L'attitude
ordinaire des Indiens est d'être accroupis, de maniere
qu'ils sont assis Sur leurs talons; ils ont cependant
des tabourets de bois ou Escabelles Comme nous le
verrons plus bas.

On a dit que les Indiens s'arrachaient les poils,
et que c'est la raison pour laquelle ils sont imberbes;
C'est une erreur; les Indiens naissent et vieillissent
sans poils et sans barbe; il est très-peu d'exceptions;
En général leurs cheveux qui sont lisses et noirs,
ne blanchissent point avec l'âge; les métis indiens
provenant de Blancs ou de Nègres participent de
leur pilosité (on me passera le mot qui n'est pas

français) Quoique les indiennes préfèrent les blancs aux Noirs, les métis noirs forment une espèce bien plus belle et bien plus vigoureuse que les métis blancs. Ils sont de Couleur maron et ont une très-belle peau; Les hommes sont robustes et bien faits; les femmes sont jolies et serviraient de modèle à nos peintres et à nos Statuaires. Cette Caste mixte est très intelligente, et il y en a une petite population réunie à Oyapock, où ils se livrent à plusieurs genres d'industrie et particulièrement à la construction des pirogues et même des Goëlettes. Les femmes indiennes ont les reins très-larges; aussi font-elles toujours des couches heureuses; aussitôt la naissance de l'Enfant, elles le plongent dans l'eau du fleuve; et Comme on a remarqué que le Tétanos (cette cruelle maladie des Enfants nouveaux nés) n'existait pas chez eux, on en a attribué la cause, à cet usage; plusieurs habitants qui l'ont imité n'ont plus perdu d'enfants du Tetanos. A la mort d'un indien toute la famille abandonne le Carbet où l'on dépose ses restes; on l'enterre avec son arc, ses fleches, son hamac, ses ustensiles de ménage, enfin avec tout ce qu'il possédait; on recouvre ensuite la tombe avec son Canot qui sert de monument. Quelques nations indiennes enterrent leurs morts assis, la figure tournée vers l'Orient. La Veuve coupe ses Cheveux en signe de deuil; elle mêle à ses pleurs des chants lugubres où elle retrace les qualités du défunt, et exalte la perte qu'elle a faite.

Leur industrie. L'industrie des Indiens est très-bornée; leur paresse excessive les a empêchés de s'approprier nos arts les plus simples; ils ne s'occupent que de choses qui leur sont indispensablement utiles, ou d'objets d'agréments, comme Canots, arcs, flèches, hamacs, colliers, bracelets, ornements en plumes; ils sont d'une patience admirable dans l'exécution de ces petits ouvrages; ils sont réellement plus patients qu'adroits; ils marchent dans les bois avec une légereté et une vitesse étonnante, malgré les lianes dont les forêts sont embarrassées; aussi ils approchent le gibier de très-près et le tirent presqu'à coup sûr. Dans ces déserts où il n'y a ni trace, ni routes frayées, ils se guident sur le cours du Soleil, et font des remarques certaines. Tout en marchant et de distance en distance ils cassent une petite branche, donnent un coup de sabre à un arbre, observent une liane d'une forme extraordinaire; ce sont des repères qui leur servent à retrouver leur chemin en revenant. Quand je voyageais avec eux, quelquefois ils s'arrêtaient tout à coup, et me disaient: du monde a passé ici, ou un tel animal a couché là; ce qu'ils reconnaissaient à une feuille brisée, ou à l'empreinte que le corps de l'animal avait laissée sur l'herbe, ou sur les feuilles mortes dont le sol est jonché; ils ont la vue très-bonne et très-exercée, c'est ce qui les rend si habiles à flécher le poisson dans l'eau; Voici la description de

cette Chasse curieuse.

Il faut pour cela que la rivière soit calme; Celui qui flèche se tient debout à l'étrave du Canot, immobile et attentif à découvrir le poisson, pendant que les autres pagayent sans bruit, et dans le plus grand silence; le flecheur suit de l'œil, le poisson, ses remous et son sillage, tandis qu'il indique de la main au patron du Canot, de quel côté il doit le gouverner; Quand il croit l'instant favorable, il lance sa flèche qui presque toujours atteint le poisson; une de leurs Chasses au poissons les plus curieuses, est celle qu'ils font à la Carpe, à l'Aïmara, au Coumarou &c., Dans le haut des rivières; ces poissons se nourrissent dans la saison, de graines de Carapa ou autres qui tombent des arbres dans la rivière; comme ces graines sont flottantes. les indiens, dans leurs Canots, épient le long du bord, le poisson qui vient pour les avaler, aussitôt qu'il se présente à la surface de l'eau, ils lui lancent la flèche; cela s'appelle Soupayer. On Soupaye aussi avec des morceaux de la chair de differents oiseaux; dont les poissons sont fort avides; on suspend ces amorces à des branches d'arbres, de manière qu'elles touchent la surface de l'eau; on emploie aussi pour Soupayer des boulettes flottantes pétries avec des plantes énivrantes dont je vais parler.

Dans l'été et lorsque les eaux sont basses, pour avoir facilement du poisson et en grande quantité, les indiens énivrent les criques; ils se servent pour cela

de différentes plantes énivrantes.

Le Cinapou (décandrie monogynie de Lin:). Le Counami noir ( ) Le Counami-Para ( ) sont les trois plantes qu'ils emploient le plus communément pour énivrer le poisson; on les pile, on les mêle ensemble, on en fait une pâte que l'on délave, dans les eaux des criques que l'on veut énivrer. Aussitôt que les poissons sentent l'énivrage ils sautent de tous côtés, et bientôt flottent morts ou étourdis à la surface de l'eau où on les ramasse. Ces plantes, dans l'ordre de leur puissance énivrante, sont,

Le Counami noir, le
Cinapou, et le
Counami-Para.

Les deux dernières se multiplient de boutures et de drageons; les mélanges de ces plantes (quand on veut en faire usage pour énivrer) ne se font point au hasard. on mêle ordinairement le Counami noir avec le Counami-Para; le mélange du Counami avec les racines de Cinapou, n'est point énivrant, et perd sa propriété narcotique, tandis que le Cinapou seul est éminemment énivrant; Le Counami-Para étant extraordinairement léger, n'est pas propre à énivrer dans l'Eté, aux embouchures des rivières où les eaux sont saumâtres, parce qu'étant spécifiquement plus léger, il surnage à l'eau; mais il est propre à énivrer dans les eaux douces, parce que sa

pesanteur spécifique étant plus considérable que celle de ces eaux, il y cale, et peut énivrer les poissons qui se tiennent à une certaine profondeur. Les Indiens de l'amazone, emploient, pour énivrer, le suc laiteux d'un Végétal qui m'est inconnu.

Mais de tous les énivrages le plus puissant est sans contredit la liane à énivrer, appellée Cymbo par certains indiens, et Nicou par les Noraques; Ennemie de la lumière, elle croit dans les grands bois et sous leur ombrage épais; on dirait que la nature a voulu la placer hors de la main de l'homme, et la cacher dans l'épaisseur de ces immenses forêts; Cette Liane est de la famille des Légumineuses et de la

En Général les Indiens sont très-ingénieux à se procurer les ressources alimentaires. je pourrais faire connaître beaucoup d'autres moyens plus ou moins curieux qu'ils ont de prendre le poisson; Ce que j'en ai dit suffira pour se faire une idée de leur industrieuse adresse à cet égard. A.

Ils sont aussi habiles Chasseurs que pêcheurs intelligents; ils imitent avec une vérité étonnante, les cris de tous les animaux sauvages, qui, leurrés par la voix qui les appelle, accourent et deviennent la proie de l'indien caché dans des branchages, ou derrière quelqu'arbre. Ils ont des flèches pour chaque espèce de chasse, je dirai presque pour chaque sorte de gibier; celles pour les oiseaux sont garnies de plumes à une extremité pour les rendre plus

Pêche du Lamantin.

A

Les Indiens établis depuis l'Oyapock jusqu'à l'Amazone, sont très-habiles à pêcher le Lamantin dans les lacs nombreux de cette partie de la Guiane; Ce ~~poisson~~ mamifère se nourrit particulièrement de l'herbe d'Ecosse que les Indiens de l'Orénoque appellent gamalote; on est toujours sûr de le rencontrer dans les rivières et dans les lacs où cette plante croit en abondance. Les Indiens harponnent le Lamantin. Ils ont observé que le Lamantin pour respirer, monte par une ligne oblique à la surface de l'Eau, et redescend dans la même Direction pour filer ensuite suivant une ligne horizontale, à peu près connue dans la figure en marge; dans les deux premières directions, la situation oblique du poisson, empêche qu'on ne puisse l'atteindre. C'est dans le moment où il prend la direction horizontale qu'on lui décoche le harpon qui le blesse à coup sûr. Le Lamantin a la graisse et la chair du porc; les indiens en tirent le saindoux, et salent la chair et le lard qu'ils viennent vendre aux Européens. Le Lamantin est un très-gros poisson; il pese jusqu'à un millier. Il ne présente qu'une masse informe (indigesta moles) de 15 à 18 pieds de long sur 10 à 12 de circonférence; Pour embarquer le Lamantin quand il est tué, les indiens submergent le Canot et le conduisent sous le Lamantin, en nageant; ils vident l'eau du Canot en le tenant par les bords, ce qui est l'affaire de très-peu de tems, et le Lamantin se trouve embarqué de lui-même et sans qu'il en ait coûté aucun effort.

Les Indiens font aussi la Chasse au—

Caymans, dont toutes les rivières et les lacs de la Guiane abondent; ils ont plusieurs manières de les prendre. Comme ces animaux ont le corps couverts d'écailles à l'épreuve de la balle du fusil, ils ne peuvent les flécher que dans l'œil, ou sous l'aisselle des pattes où la peau n'est pas écailleuse. D'autres et surtout les otomaques se font poursuivre par le Cayman, qui accourt sur le Chasseur, son effroyable gueule ouverte. L'indien l'attend de pied ferme, et lui enfonce dans la gueule un morceau de bois de 15 à 18 pouces de long, et pointu des deux bouts qui demeurent enfoncés dans les machoires supérieure et inférieure, de manière que la gueule ne peut plus se fermer. à ce morceau de bois est attachée une longue corde que retiennent plusieurs indiens. Le Cayman furieux, cherche à dévorer les chasseurs; mais bientôt fatigué et reconnaissant son impuissance, il court se précipiter dans le fleuve, où il se noye et se remplit d'eau par la gueule comme une barrique. Ce que l'on croira sans peine lorsqu'on saura que le Cayman n'a point de langue et que la glotte restant ouverte, laisse entrer l'eau dans les poumons. Les indiens sont très-friands de la chair du Cayman qui est très-blanche; ils disent que la verge du mâle est aphrodisiaque.

légères ; celles pour les quadrupèdes n'en ont point et
diffèrent par la forme des pointes dont elles sont armées ;
Chacune d'elles a son nom particulier ; le Cimourou est
selon moi la plus curieuse ; elle est armée à une de ses
extremités de plusieurs dards de bois très-acérés, —
de manière qu'ils convergent à leur insertion dans la
flèche et divergent par les pointes ; à l'autre extremité
elle n'a point de plumes ; Elle sert a flécher les —
gros yeux petits poissons de 8 à 10 pouces de long qui
se tiennent par bandes considérables au bord de l'Eau ;
par la construction de cette flèche, il est rare qu'on n'en
tue point plusieurs à la fois.

Ils font avec la patate, la Cassave, le maïs, —
plusieurs bierres ou boissons fermentées, qu'ils appellent
Vicou, paya, payaouarou ; Le Vicou est la boisson ordinaire ;
ils en ont toujours dans leurs Camacous, sortes de —
jarres de leur fabrication ; Dès qu'un étranger se —
présente au Carbet, les femmes leur offrent le Vicou
dont il faut absolument boire ; le refus serait regardé —
comme un acte de dédain ou un signe d'inimitié.

On sait qu'ils tirent de la racine du manioc,
ce poison si actif dans l'état naturel, une farine —
éminemment nutritive, et qui forme la base de leur
nourriture ; ce qu'il y a de plus extraordinaire, le Suc
exprimé du manioc (qui seul récele la propriété —
vénéneuse) après une certaine préparation qu'ils
lui font subir, devient l'assaisonnement de tous
leurs mets. Cette préparation consiste à mêler

du piment dans le jus de manioc, et à le rapprocher, par l'ébullition jusqu'à consistance d'extrait ; c'est le Coüabiou que les Créoles ont adopté et dont ils sont très-friands ; les yndiens de l'yntérieur ne connaissent par l'usage du sel, ils y suppléent par une lessive de cendres de pinota (sorte de palmiste. Leur vaisselle — est aussi simple que leur cuisine ; elle consiste en Coüis de Callebasses, et en quelques ouvrages de poterie. L'art du polier est chez eux, dans l'enfance ; ils n'ont ni — moules ni fours à poterie ; C'est toujours par la patience qu'ils viennent à bout de ces sortes d'ouvrages. Le — Samacou est le plus grand de leurs vases ; il y en a de la capacité de nos jarres ; C'est dans les Samacous — qu'ils font fermenter le vicou et leurs autres boissons. On sera sans doute étonné qu'ils puissent faire des — vases aussi grands avec le seul secours de leurs doigts ; — Voici le procédé qu'ils emploient. ils mêlent à de — l'argile bien corroyée la cendre tamisée du Couëpi ; Pour faire un vase quelconque avec cette terre — mélangée ils en établissent et travaillent d'abord le fond ; sur ce fond, ils adaptent des bandes circulaires de cette même terre encore molle qu'ils ont la précaution de mouiller de tems en tems légèrement pour l'empêcher de secher ; afin de pouvoir raccorder la bande actuelle avec celle précédemment posée et de les polir, ce qu'ils — font avec une petite spatule de bois, ou un noyau de — Maripa, sorte de palmiste ; quand le vase est fini, on le laisse bien secher ; après quoi on l'entoure de —

Combustibles que l'on brûle pour le cuire, quand il est cuit, ils peignent les parois extérieures de différents dessins, et le Vernissent ensuite avec le vernis Végétal tiré du Bourgoni, ou du Simiri. C'est avec cette même terre et par les mêmes procédés qu'ils fabriquent les platines sur lesquelles ils font le Couäc et la Cassave.

Ils manient la hâche et les autres outils de Charpentiers avec beaucoup d'adresse; ils construisent des Canots d'un seul tronc d'arbre, avec une merveilleuse intelligence; pour les creuser et les travailler ils commencent par couper un Tronçon de la longueur dont ils veulent faire le Canot; ils le façonnent d'abord à l'extérieur et le creusent ensuite, en ayant la précaution de laisser au deux ~~extrêmes~~ bouts, environ un pied de bois massif qu'ils n'enlèvent que lorsque tout le travail est fini, alors ils ouvrent le Canot, que, dans cet état, on appelle Coque, avec le feu et l'eau, ou le Sable et l'eau, ou même avec des graines de rocou en fermentation. A B Ils ont tellement calculé toutes les proportions de la Coque, qu'elle s'ouvre presque toujours sans se fendre et sans se gercer; A L'ouverture d'une Coque est une chose très importante pour la peuplade, elle assiste à cette opération avec autant d'intérêt que nous en mettons à voir lancer un Navire, chacun fait des vœux pour qu'elle réussisse mais, B les Coques faites par les Indiens sont préférées à celles travaillées par les Nègres et même par les blancs; elles

sont d'une forme plus élégante et sont plus propres à la navigation ; les pirogues sont les coques d'une certaine dimension, surmontées de bordages faits avec les côtes de feuilles de Bache (ou Latanier) et attachés avec des Liannes. Ces pirogues sont munies d'un étrave à une extrémité et terminées comme nos Chaloupes du côté du Gouvernail. Les Arcabas sont des coques ainsi nommées, parce que les 2 bouts sont terminés par des plate-bandes de bois d'un seul morceau que les Indiens appellent Arcabas ; Les Couyaras sont des coques terminées en pointe aux 2 extrémités, et qui naviguent avec une légereté et une vitesse extraordinaire ; ils gouvernent leur Canot avec la pagaye, qui est aussi la rame dont ils se servent. C'est un luxe d'avoir une belle pagaye, ornée de différents dessins, ou de figures d'animaux ; Car les Indiens ont le goût du dessin, ils peignent de différente manière leurs Colliers, leurs canaris &c. Le Méandre des anciens est un de leurs dessins de prédilection.

Les voiles de leurs Canots sont Carrées et faites avec des morceaux de Bache, fendus et taillés en forme de latte, artistement arrangées et serrées les unes contre les autres.

Leurs Cordages sont faits avec les fibres de la Pite (Agava americana) dont ils tirent un très grand parti.

Les Carbets des Indiens sont faits avec des bois ronds qu'ils choisissent extrêmement droits, et dont

Ms 4449

ils enlevent l'écorce ; il n'y entre pas un Clou ; et quoique tout soit attaché avec des Lianes, elles n'en sont pas moins solides ; elles sont couvertes avec beaucoup d'art ; ils employent pour cela des feuilles de Oüaye (espèce de jonc) ou de Courloury que leur fournit en abondance le palmiste de ce nom. Ces Couvertures durent 10 à 12 ans, quoique dans un climat très-pluvieux ; le plancher de ces Carbets est fait avec des Lattes de pinots de 3 ou 4 pouces de large, arrêtées avec des Lianes ; on y monte par des troncs d'arbres, légerement inclinés, sur lesquels on a fait quelques entailles qui tiennent lieu d'échelons. Chaque famille a son Carbet ; outre le Carbet, ils ont une Case commune qu'ils appellent Tapoüi ; c'est là qu'ils se réunissent pendant le jour, pour se bercer dans leurs hamacs, fumer et causer ; c'est aussi dans le Tapoui qu'ils reçoivent les étrangers. Nous arrivâmes un jour avec le Gouverneur de la Colonie, et sa Suite chez les indiens Galibis d'Organabo, nous entrâmes dans le Tapoüi, où ils étaient tous couchés dans leurs hamacs ; aucun d'eux n'en descendit pour nous recevoir ; à peine quelques-uns eurent-ils la curiosité de nous regarder ; nous y déposâmes nos bagages et tendîmes à notre tour, nos hamacs. Le Gouverneur leur ayant offert du Caffia, ils descendirent et vinrent se ranger autour de nous, assis sur leurs talons pour boire la liqueur enchanteresse ; ils se mirent alors à causer, et nous eûmes autant de peine à nous en débarrasser qu'ils en avaient eu à quitter leurs hamacs.

Leurs ameublements consistent dans leurs hamacs, dans différentes sortes de paniers tissus avec du roseau, dans les Escabelles dont nous avons parlé; Elles sont d'un seul morceau de bois, quelquefois peintes de différentes couleurs, et settement creuses qu'on y enfonce jusqu'à la ceinture et que les genoux touchent presque au menton. Leur Canapé est une pièce de bois équarri sur 15 à 18 pouces, dans laquelle ils creusent les emplacements du Siège.

Malgré que les Indiens élèvent et apprivoisent beaucoup d'animaux Sauvages, le seul qu'ils aient amené à l'état de domesticité est le Canard, qui est considérablement multiplié dans les basses Cours; les premiers Européens qui ont abordé à la Guiane, ont trouvé chez eux des poules et des chiens, quoiqu'il n'y ait dans les bois ni poules, ni chiens Sauvages; ces animaux seront probablement arrivés chez eux de proche en proche, des autres Contrées de l'Amérique, ou leurs types sont dans les déserts.

Les femmes indiennes filent le coton supérieurement, elles en font des hamacs et d'autres tissus d'une grande beauté.

Les indiennes fabriquent avec la coque ligneuse d'un fruit Sauvage, des grains cylindriques très-petits qui le polissent et arrondissent avec beaucoup de patience; Ces grains enfilés ressemblent par leur belle Couleur noire au jayet; elles en font des Colliers et des Bracelets qui sont très-recherchés des femmes de Couleur et des Créoles blanches.

Ces Grains se nomment Roüabés et sont un objet de Commerce pour les Indiens.

Parmi les animaux apprivoisés qu'on trouve chez eux, le plus curieux est sans contredit le Perroquet Tapiré. Les Indiens disent que c'est un perroquet ordinaire, dont on a arraché les plumes, étant encore jeune, et dont on a frotté la peau avec le sang d'une grenouille particulière; bientôt toutes les plumes repoussent, mais les Couleurs, au lieu de reparaître disposées sur le plumage, comme auparavant, sont irrégulièrement mêlées, et forment une bigarrure qui ne ressemble pas mal aux Couleurs d'un habit d'Arlequin. Que cette tradition soit une fable ou non, ce qu'il y a de constant c'est que les Indiens apportent en ville de ces perroquets tapirés, où tous le monde peut les voir, et que les perroquets tapirés n'existent point dans la Nature; aucun Chasseur, aucun Voyageur n'en a rencontré dans les forêts, on a dit que ce phénomène était une maladie; mais cette maladie ne se développerait donc que dans l'état privé? Toujours est-ce un mystère pour nous, et même pour la plupart des Indiens, nos voisins, qui vont les chercher chez les Indiens de l'Intérieur.

Leurs Costumes. Tous les Indiens excepté les Maraonnes, les Coussaris et quelques autres peuplades, coupent de très-près leurs Cheveux, ils portent autour de leurs reins un Cordonnet de Coton, servant à soutenir une bande d'Etoffe qui fait l'effet d'un Suspensoir, et qui sert à cacher leur nudité; Voilà leur habillement,

quand ils travaillent, qu'ils vont à la Chasse ou à la pêche, quand ils se promènent ou qu'ils se visitent, ils se drapent le Corps avec une toile de Coton qu'ils ont teinte en rouge avec du Rocou ou en violet avec du Cariri; et Comme ils ont d'assez beaux traits et la démarche libre et facile, ils ne ressemblent pas mal, sous ce costume, aux Romains, tels que les Statues ou médailles antiques les représentent.

Les femmes indiennes laissent croître leurs cheveux; Comme les hommes, elles portent aussi autour des reins, un Cordonnet de Coton, d'où pend, par devant, un petit tablier qui cache les parties sexuelles; Ce petit tablier, qui s'appelle Couyou, a la forme d'un Trapèze dont le grand côté qui est en bas, a environ 9 à 10 pouces; Elles portent ordinairement par dessus le Couyou quelques aunes de toile de Coton, noir, rouge, ou violet, qui les enveloppe depuis les hanches jusqu'au bas de la jambe, [illegible]. J'observerai à cette occasion qu'il est assez curieux de retrouver chez des sauvages, les Costumes des anciens, les formes et les dessins des grecs; Les arts auraient-ils aussi leur Type commun chez les peuples qui les ont inventés? Le Costume des indiennes se modifie chez les différentes nations; par exemple les femmes Galibis ont les jambes serrées au-dessus de la cheville et au-dessus du genou, par un Tissu de Coton travaillé sur la jambe même, Cette Compression qu'on exerce sur ces parties depuis leur bas âge, fait saillir le mollet,

et donne à la jambe, la forme d'une balustre ; Elles percent leur lèvre inférieure d'un petit trou par où elles introduisent des épingles ; Pour cela elles en prennent une douzaine dans la bouche, et par un mouvement de la langue inconcevable elles les font passer par ce trou, de manière que les pointes saillent et divergent, en dehors de la lèvre, et que les têtes restent réunies en dedans. Cet usage qui serait regardé par les Européens, comme une défense désagréable contre les entreprises des amants, est pour elles un ornement qui les embellit aux yeux des hommes jndiens ; d'autres se percent les oreilles, et y introduisent des petits morceaux de bois léger, qu'elles changent souvent en les augmentant de grosseur, de sorte que par la suite le trou devient assez large pour y mettre un petit cylindre de bois de 2 à 3 pouces de diamètre.

Les jndiens, dans leurs voyages recouvrent leurs Canots d'une tente de feuilles de palmiste artistement tressées ; Cette tente, ou plutôt ce dôme de verdure qu'ils appellent Pomacari ~~ou plutôt~~ est impénétrable à la pluie, et c'est sous son abri que les hommes, les femmes et les Enfants couchent pêle-mêle pendant la nuit. jls se servent pour porter leurs bagages de Catouris qui sont de véritables hottes faites également de feuilles de palmiste, tressées ; Ces hottes sont suspendues à des lanières d'écorces d'arbres qui s'appliquent sur le front ; de sorte qu'ils sont obligés pour faire équilibre au poids du Catouri, de marcher la tête et le cou tendus en avant. jls

font aussi avec le roseau appellé Arouma des Pagaras qui leur servent de malles et des Panacous qui font l'office de parasols et de parapluies. En général ils travaillent les lianes, L'Arouma et L'achita avec une adresse merveilleuse, et en font une infinité de petits ouvrages très-curieux.

Manière de passer les Sauts ou Cataractes.

Les Indiens qui habitent sur le bord des rivières, sont très-habiles et très-exercés à traverser les Sauts ou Cataractes qui barrent leurs cours; quand (en les remontant) on arrive à un Saut; on met le Bagage à terre; après quoi les Indiens font passer le Canot par dessus les roches; une fois traversé, le Canot reprend le Bagage qu'on a transporté au delà du Saut et au bord de l'eau. Tout cela ne se fait pas, comme on le pense bien, sans difficulté ni sans danger. On continue ainsi la navigation jusqu'à ce que l'on rencontre un autre Saut, qu'on passe de la même manière; mais c'est surtout en descendant les Sauts que la navigation est périlleuse; on ne décharge point alors le Bagage, le Canot traverse avec la rapidité de l'éclair, les passages que les roches laissent entre elles; l'eau encaissée dans ces passages étroits y acquiert une vîtesse incommensurable; si l'on manquait à gouverner dans les Zig-Zags que forment ces passages, le Canot et les hommes se briseraient mille fois contre les roches. Comme l'eau de la rivière est toujours plus basse en Aval qu'en amont des Cataractes, il y a de quoi frémir quand on descend les Sauts pour la première fois; mais l'homme se familiarise

avec les Dangers les plus grands et lorsqu'on est habitué à ces Voyages, on y fait à peine attention.

Les Indiens sont excellens nageurs; il leur arrive souvent que leurs Canots chavirent; ils ont l'adresse, en nageant, de les retourner, de les vider et de se rembarquer tranquillement. Quand on navigue avec eux, il faut les laisser faire à leur fantaisie. Quelqu'un qui voudrait les obliger à suivre sa volonté, payerait cher son entêtement; ils abandonneraient le Canot ou le laisseraient dériver au gré du Courant.

Leurs armes. Leurs armes consistent en arcs et flèches, dont quelquefois ils empoisonnent les pointes. Ils ont aussi le Boutou, espèce de massue de bois très-dur, et à quatre pans dont ils se servent pour frapper leurs ennemis.

Leur musique et leur danse. Leurs chants sont tristes et monotones, leur danse lourde et insignifiante. Tous leurs instruments de musique se composent d'un petit Tambourin, de grelots que leur fournissent des graines de leurs forêts, et de flutes faites avec un morceau de Bambou ou le Tibia de quelque quadrupède, dont ils tirent des sons qui ressemblent à des mugissements. Leur mélodie est propre à exprimer les sentiments mélancoliques. En 1814, voyageant par mer avec plusieurs Indiens, le temps devint tout-à-coup extrêmement mauvais et la mer très-grosse, un des Indiens qui était assis sur le Couronnement de la Goëlette fut jeté à la mer, sans qu'il fut possible de mettre le Canot à l'Eau pour le sauver. Le désespoir de sa femme qui était à bord, serait difficile à peindre, mais dans son malheur

extrême elle se mit à chanter l'hymne de mort ; sa douleur était si vraie, les accents de sa voix si touchants qu'elle arracha des larmes à tous le monde.

Leur Religion. On ne connaît aucun culte aux Indiens ; ils ont une grande frayeur du Diable, qu'ils appellent Yroucan et auquel ils attribuent tous le mal qui leur arrive ; aussi ne cherchent-ils qu'à détourner sa colère. Entre Organabo et Mana, est un endroit appellé Yroucan-Pati, habitation du Diable, parce que la mer est toujours très-agitée dans cette partie de la Côte. Quand les Indiens passent par là, en Canots, ils observent le plus grand silence, et jettent dans la mer des Coulettes de Cassave pour appaiser le Diable ou Yroucan

J'ai vu à Organabo un jeune indien malade et abandonné dans un Carbet. Personne n'osait l'approcher, et la femme qui lui apportait à manger, se retirait précipitamment, après avoir déposé sa nourriture dans le Carbet. je crus que cet Indien était atteint de quelque maladie contagieuse, mais il me dit lui-même qu'étant dans le bois, à la Chasse, il avait été piqué par le Diable, et il se regardait comme incurable. j'appris ensuite que ce malheureux (frère jumeau du Chef de la peuplade) avait été empoisonné par celui-ci, de peur que son frère ne cherchât à revendiquer ou à partager l'autorité.

Superstition. En général les Indiens sont très-superstitieux et leurs Piayes qui sont tous à la fois médecins et

Sorciers, sont intéressés à les entretenir dans leur superstition, comme nous le verrons plus bas.

Loix-Police. — Ils n'ont ni loix, ni police, quoiqu'ils aient un chef dont ils reconnaissent l'autorité; la place de chef n'est pas héréditaire; C'est ordinairement le chef existant qui désigne son successeur; et quelque fois le plus audacieux s'empare du pouvoir, et établit ses droits sur la force, quand il a des partisans, ou qu'il est lié à un grand nombre de familles; Chez les indiens qui vivent dans le voisinage des Européens, C'est le Gouverneur de la Colonie qui nomme le chef avec le titre de Capitaine; Les marques distinctives de ce grade, sont une Canne à pomme d'argent, sur laquelle, on a gravé les armes de France, et un habit bleu, la veste écarlate, la culotte courte de même couleur et le tout galonné en argent, avec un chapeau bordé en argent. Cet accoutrement est d'autant plus grotesque que le Capitaine ainsi affublé marche sans bas et nus pieds; il est toujours fier de son grade et de son costume, et surtout de la faveur que le Gouverneur lui fait de l'admettre à sa table. Il apporte toujours à celui-ci quelques présents, pour en obtenir de lui, de plus précieux, comme fusils, poudre, Etoffes &c. Chaque peuplade a son Capitaine. Un de ces Capitaines qui avait pris le surnom de Beaurepaire, condamna à mort, il y a quelques années, un indien convaincu de meurtre et d'empoisonnement; il assembla tous les indiens du Village, ordonna que le Coupable fut attaché à un arbre, et le fit tuer à coups de flèches; un autre, le Capitaine François Galibis ayant convaincu —

une Jndienne d'infanticide, lui assena un Coup de Boutou — sur la tête, et l'étendit morte à ses pieds, j'ai vu ce boutou — encore teint du sang de cette malheureuse.

Cette est la manière dont les Capitaines Jndiens — rendent la justice, là comme ailleurs il est beaucoup d'exemples d'abus de pouvoir. jls n'est pas rare que les Capitaines jndiens obligent leurs poiteaux (jndiens sous leurs ordres) à — faire leurs abattis, et à aller à la Chasse et à la pêche pour leur compte.

Leurs maladies. Les jndiens sont (comme nous l'avons vu) — sujets aux dyssenteries épidémiques qui, tous les jours en diminuent le nombre. jls ont aussi des fièvres intermittentes, et des maladies de peau; une chose extraordinaire, c'est — qu'il n'est pas un seul exemple d'jndien qui ait été — attaqué des pians; cette maladie si commune et si — affreuse chez les nègres et même chez les blancs qui s'y — exposent. jls tombent souvent dans l'hydropisie à la suite d'excès qu'ils font en liqueurs spiritueuses.

Leur medecine. La médecine des Jndiens est très-bornée, et il se mêle toujours à leurs moyens curatifs quelques — pratiques superstitieuses. Pour chasser la fièvre, ils font des scarifications sur le corps du malade et croyent que l'effusion du sang doit entraîner la fièvre. —

Pour guérir les dartres, ils emploient le suc de plusieurs fruits et de plusieurs végétaux de la famille des légumineuses; mais le moyen le plus usité, est d'appliquer un morceau de mani chaud (espèce de Brai sec) sur la dartre, et de le retirer ensuite violemment; ils enlevent ainsi la dartre avec la peau. jls font usage du beaume de Racoutcini pour guérir — toutes les maladies de peau et particulièrement la lèpre.

Pour la morsure du Serpent, ils ont un remède infaillible, C'est la racine de Cotonnier concassée et infusée dans le Caffa; dès qu'on a été mordu on prend intérieurement quelques Cuillerées de cette infusion et on applique le marc sur la plaie; je n'ai jamais vu ce remède manquer son effet, et je l'ai souvent employé dans des cas très-graves. Au reste tous leurs remèdes qui nous sont peu connus sont tirés du règne végétal; j'excepterai seulement celui que je leur ai vu employer sur un jeune enfant qui avait été piqué par une fourmi flamant — et qui éprouvait des mouvements convulsifs, dans la jambe et dans la Cuisse; une vieille — indienne lui frotta sur la morsure, de la matière sébacée qui se forme aux parties sexuelles; les douleurs et les — convulsions cessèrent presqu'à l'instant même; les indiens font un mystère de tous leurs remèdes; & il est incontestable qu'ils ont quelquefois guéri des maladies qui avaient fait le désespoir des hommes de l'art.

Indiens de l'intérieur.

Les Européens de la Guiane ont peu de — communication avec les Indiens de l'Intérieur; Les — Roucouyennes sont ceux que les Voyageurs ont eu le plus d'occasions de visiter, et dont ils ont le plus parlé; M.r Patris docteur, médecin et M. Mentelle Ingénieur — géographe, avaient remarqué chez eux un commencement de Civilisation; mais cette nation a entièrement disparu du Sol de la Guiane; elle a été exterminée par les Oyampis avec lesquels ils étaient en guerre; les Roucouyennes qui avaient des communications avec les Portugais, se — procuraient de ceux-ci des armes à feu, de la poudre et du plomb; forts de la supériorité de leurs armes, ils —

vexaient les Oyampis et ravageaient leurs Etablissements ; Les Oyampis fatigués de tant de persécutions, résolurent de mourir ou de se débarrasser de leurs Ennemis. à force — de courage et de persévérance, ils sont parvenus, avec leurs arcs et leurs flèches à détruire les Nocouyennes, dont il n'existe pas un seul individu, dans ces vastes déserts. Exemple terrible de ce que peut le — désespoir, né de l'excès du mal et de l'injustice !

Les Oyampis, depuis quelques années, visitent les Etablissements des Européens ; les premiers individus de cette nation qu'on a conduits à Cayenne, par mer, en ont eu une très-grande frayeur ; ils avaient une ~~très-grande~~ invincible répugnance pour le Taffia ; mais depuis qu'ils nous fréquentent, ils en ont contracté le goût. Des habitants et les Indiens, nos voisins, les ont souvent visités, depuis ce tems. On n'a trouvé chez eux aucune trace de — Civilisation ; on assure que les hommes et les femmes vont entièrement nuds ; ceux que j'ai vûs à Cayenne avaient tout juste leur nudité couverte, ils ne — connaissaient pas l'usage du Sel, comme je l'ai dit — ailleurs et y suppléaient par la Cendre de Pinota. — On a trouvé chez eux, beaucoup d'animaux apprivoisés, des poules, et des chiens d'une espèce excellente pour la Chasse ; ils n'avaient aucune idée de la navigation ; ce — qui est d'autant plus inconcevable qu'ils doivent souvent avoir besoin de traverser et de parcourir les rivières ; ils n'ont d'autres moyens de les passer qu'à la nage, ou sur des arbres tombés en travers qui leur servent de ponts. ils font des Hamacs qui surpassent —

en beauté ceux des autres Indiens; leurs flèches sont aussi travaillées avec bien plus d'art, ils cultivent une variété de Cotonnier, qui donne une laine égale en beauté au Georgie-longue soie. je suis toujours étonné que depuis que les Communications se sont établies entre eux et nous, on ne se soit point encore procuré des graines de ce Cotonier pour en faire des plantations dans la Colonie, ils sont si curieux de rassades, de Verroteries, de hâches et d'instruments de fer, qu'ils ont ouvert les Tombes des Indiens enterrés à la mission de St. Paul, dans l'Oyapock, pour en retirer ces objets.

Avant qu'ils ne connaissent l'usage du fer, ils remplaçaient les haches par des espèces de coins d'une pierre dure qu'ils devaient avoir une peine infinie à polir et à travailler; je déposerai au Cabinet de la société, de ces pierres avec d'autres curiosités dont je me propose de lui faire hommage, quand elles seront arrivées.

C'est par les Indiens de l'Intérieur et surtout par ceux de l'Amazône qu'on se procure la pierre verte, ou pierre des Amazônes à laquelle on a attribué une si grande vertu contre l'Epilepsie, on a dit que c'était du jade; Mais ces pierres sont toutes cylindriques et trouées, ou affectent la forme d'une grenouille, Certes les Indiens n'avaient pas de moyens de tourner ces pierres, ni de les sculpter; je pense donc que c'est une terre vitrifiable qu'ils travaillent dans son état de mollesse, et qui se vitrifie par l'action du feu, la Cassure du verre qu'on observe aux fragments de cette pierre, et les trous polis et luisants dont elles

sont forées sont des preuves en faveur de mon opinion.

Nous ne savons que très-peu de choses, des Arouaques, des Acoquas des Aramichous, des Emerillons et des autres peuplades indiennes de l'intérieur. Les Pères Grillet et Bechamel, Mrs D'Audiffredy, Patrin, Montetle, &c., ont marqué sur les cartes de leurs voyages, la position de leurs Etablissements. ce qu'ils nous ont appris de ces peuples ne different par essentiellement de ce que nous avons dit des Oyampis. Quelques peuplades travaillent en Communauté et le produit du travail est exactement partagé par le chef, entre les familles. Comme ces petites peuplades sont souvent en guerre, il faut pour arriver à leurs établissements, passer par des avenues très-longues, où de distance en distance, sont placées des vigies; et au 1er Signal de danger, les Sentinelles se replient les unes sur les autres, pour avertir le village. Chez d'autres peuplades, ils ont un tambour d'allarme qui s'entend de plusieurs lieues; le nombre de coups frappés et la manière de battre, indiquent la quantité, l'espèce d'ennemis, la nature du danger &c. Ce Signal bruyant se répète par chaque Vigie qui est munie de sa Caisse.

On a accusé plusieurs de ces peuplades d'antropophagie. Mr. Patrin est le seul voyageur qui ait cru remarquer chez eux quelques traces de cette horrible habitude, mais il n'a jamais affirmé

le fait, il est certain que dans l'amazône il y a quelques peuplades assez féroces; Le Blond qui avait visité les otomaques et les Guamos de l'Orénoque, a reconnu que les premiers sont extrêmement gais; mais ils sont dans l'habitude de se faire des scarifications sur le corps, pour se délivrer, disent-ils, de la trop grande abondance du sang, ou quelquefois à la figure pour effrayer leurs ennemis; ces peuples font avec des bananes-mûres, des patates, du maïs, ou du manioc, qu'ils réduisent en pâte, et qu'ils pétrissent avec de la vase, un pain, dont le Blond a mangé et auquel il a trouvé le goût de pain d'épice, celui dans lequel on avait fait entrer de la graisse de Cayman, ressemblait à du gateau, selon ce Voyageur; Les Guamos qui habitent une des Branches de l'apuré affluant de l'Orénoque, mangent aussi du pain de terre; quand ils sont ivres, ils se font des blessures au front avec des dents de poissons et se barbouillent horriblement le visage et le corps de sang. Cette habitude, de verser leur sang, leur inspire le mépris de la vie; ici la polygamie n'est point en usage, ce que l'on peut attribuer à l'habitude consacrée par l'autorité de leurs chefs, dans laquelle sont les vieillards des deux sexes de se marier avec les jeunes gens auxquels ils donnent les premières leçons d'amour, et apprennent la manière dont ils devront se conduire un jour dans leurs ménages, lorsque de nouveaux Epoux succèderont aux anciens.

Quant aux autres nations indiennes, leur caractère général est la timidité et la paresse. La nation des Salives, est la plus lâche et la plus pusillanime de

toutes. Le Blond dit que cette nation est efféminée jusque dans son langage et aussi recherchée dans sa parure que nos petits-maitres les plus accomplis; La polygamie est chez eux, en honneur; leurs femmes sont encore plus malheureuses que celles des autres indiens; elles sont non seulement assujetties à tous les travaux les plus durs, mais il faut encore qu'elles s'occupent de la toilette de leurs maris et de celle des étrangers. — Malheur à la femme qui accouche de jumeaux; elle est l'objet des railleries imprudentes des autres femmes à qui pareille chose peut certainement arriver; La persuasion où est le mari que l'un des jumeaux doit être d'un autre père, est l'origine de ces injuste préjugé. aussi la femme qui accouche de jumeaux se rend-elle souvent coupable d'infanticide, en étouffant un des enfants qu'elle soustrait à la connaissance de son mari, pour éviter l'opprobre et même le châtiment.

Chaque nation indienne a ses usages plus ou moins bizarres qu'il serait trop long de rapporter ici. Tout ce qui en a été dit, dans ce mémoire, suffira pour faire connaître leur caractère général; La fusion des blancs et des indiens a donné une caste très-intelligente et qu'il sera plus aisé d'amener à l'état social. La civilisation des indiens sera toujours très-difficile; Depuis 200 ans qu'on y travaille, les moyens qu'on a employés pour arriver à ce noble but, n'ont été suivis d'aucun succès, le mélange des differentes castes amènera peut-être des résultats qu'on a si infructueusement tentés d'obtenir jusqu'à ce —

jour. Dans l'état naturel, les jndiens se croyent heureux. jusqu'à quel point est-il ~~louable~~ raisonnable de chercher à changer leur manière de vivre, pour leur donner avec les avantages de la Civilisation, tous les besoins qui en sont inséparables et qui sont le désespoir de ceux qui ne peuvent les satisfaire.?

Ms 4449

Indigènes de la guyane:

Leurs Langues

Toutes les peuplades répandues dans le désert de la Guyane, ou sur les bords des fleuves, parlent différentes Langues; la langue d'un village n'est pas même comprise par le village voisin, mais toutes ces nations diverses s'entendent au moyen de la langue des galibis, ~~nation~~ qui ~~occupent~~ occupent tout l'espace compris entre Cayenne & Maroni. deux pirogues se rencontrent sur une rivière, elles s'abordent & se communiquent en langue galibi; les Missionnaires portugais de l'amazone ont imité ce procédé quand ils ont voulu civiliser les indiens qui habitent les rives de ce fleuve. Chaque mission étant composée d'indiens de nations diverses, ils ont créé une langue générale (Lingoa géral) pour faire communiquer entre eux, les néophytes de toutes les missions. cette langue générale est une combinaison du portugais avec différents idiômes indiens; c'est celle que parlaient les régiments d'indiens portugais ~~régimentés~~ qui formaient la garnison de Cayenne, pendant l'occupation ennemie. Elle est aujourd'hui au Para & au Brésil ce que le créole est à nos Colonies françaises. Mais à quoi peut-on attribuer cette prodigieuse diversité de langues? ce phénomène est digne, sans doute de toute l'attention d'el observateur et de philosophe. Serait-ce à l'état d'isolement dans lequel vivent ces peuples, et au peu de communications

qu'ils ont entre eux? serait-ce à l'extrême faiblesse de chaque population? les langues ~~de ces naturels~~ indiennes n'étant point écrites, se transmettent, par tradition orale, des pères aux enfants & cela ne va pas au delà de la peuplade ou de la famille; ce qui semblerait prouver en faveur de cette hypothèse, c'est que les galibis ~~qui sont la nation~~ la plus nombreuse de toutes ces nations, et celle qui voyage le plus, est aussi la nation dont l'idiôme est le plus généralement répandu, ils paraissent même avoir eu des communications avec les anciens caraïbes des antilles, puisqu'on retrouve chez ces deux peuples des mots absolument semblables; ainsi Diable se dit en galibis, yroucan; en caraïbe, ouroucan; d'où vient le mot français, ouragan.

Je remarquerai en passant que presque tous les indiens prennent ou se donnent des surnoms ~~pris~~ tirés des animaux, ou des objets naturels, au moyen desquels ils caractérisent les qualités physiques ou morales des individus; ainsi tel indien s'appellera Saracoula (poule d'eau) parcequ'il aime le voisinage des eaux; un autre se nommera Jacaret (Caïman) parcequ'il a la voracité de cet animal; un autre ~~Bicho~~ chico (cerf) parcequ'il en a la vitesse; un autre Caranguejo (crabe) parcequ'il aura l'allure de ce crustacée; un jeune indien avait surnommé sa maîtresse, Pouchiri, pour exprimer qu'elle avait le parfum de ce fruit odorant; ~~celle de son camarade s'appellait garça (aigrette)~~ rendait hommage aux formes gracieuses et légères de la sienne, en l'appellant par analogie garça (aigrette) ~~à cause de formes légères & gracieuses de cet oiseau~~; ce qui dans notre langue ne serait pas du tout une galanterie.

Tous les noms indiens qui se terminent en bo désignent un fleuve ou une rivière; organabo, rivière organa; manabo, rivière mana. Souvent dans leurs langues ils transportent au régime, l'intention ou la volonté de la personne qui parle, ou ~~doit~~ l'on parle, et le personifient en quelque sorte; de manière que le nominatif devient le régime, et le régime devient

le nominatif, par exemple, au lieu de dire : j'ai envie de ce chapeau, ils diront : ce chapeau a envie de moi. Je ne pourrais quelquefois m'empêcher de rire quand j'entendais un indien me dire en créole, avec le plus grand sérieux : Banané, babit-là li couteau moi (mon ami, cet habit ~~me~~ m'aime : couteau-là li voulé moi (ce couteau me veut), pour dire j'aime cet habit, je veux ce couteau ; les indiens se tutoyent et n'ont pas de mot pour exprimer vous, ~~c'est cependant fait aussi~~ quand ils parlent créole, ils disent toujours toi, même au gouvernement dont ils reconnaissent d'ailleurs l'autorité. Je ne m'étendrai pas davantage sur le langage des naturels de la Guyane ; le père Biet qui est le plus ancien historien de cette contrée a publié un vocabulaire de la langue galibi, à la fin de son ouvrage. Ce vocabulaire ne peut ~~que jeter la confusion~~ dans l'étude de cette langue, attendu que l'auteur a confondu avec des mots galibis, une infinité de mots appartenant à d'autres idiômes ; le meilleur vocabulaire est celui que Préfontaine a donné dans sa Maison rustique de Cayenne.